Le **calendrier** des séances :

Dates	Séances	Thème	Évaluation
19,20/10	1	le roman	-
2,5/11	2	la poésie	-
9,12/11	3	l'épopée	contrôle continu n°1
16,19/11	4	**la comédie**	-
23,26/11	5	la tragédie	-
30/11, 3/12	6	histoire et éloquence	contrôle continu n°2

1. La comédie latine et la comédie française

La lecture des auteurs comiques latins a été une source d'inspiration pour les auteurs dramatiques français : au XVII^e^ siècle **Molière** s'est inspiré de Plaute (*La Marmite)* pour *L'Avare*, a repris son *Amphitryon* sous le même titre, et s'est inspiré de Térence (*Le Phormion)* pour *Les Fourberies de Scapin* et des *Adelphes,* du même auteur, pour *l'École des maris*.

Racine a réécrit les *Guêpes* d'Aristophane dans *Les Plaideurs*. **Corneille** reprend le type du soldat fanfaron dans *l'Illusion comique*… Jean de **La Fontaine** a écrit une version de *l'Eunuque* de Térence.

Jean **Giraudoux** a écrit une pièce intitulée *Amphitryon 38*, en 1929, parce qu'il a calculé que c'était la 38^ème^ version de cette histoire depuis Plaute…

2. La comédie latine et la comédie grecque

Le théâtre romain est très nettement **l'héritier du théâtre grec**.

La culture grecque a énormément de prestige à Rome, dès l'époque républicaine, et la conquête de la Grèce ne fait qu'accélérer le processus. On joue ainsi fréquemment les pièces du répertoire grec **dans la langue d'origine**, qui est **parlée par les Romains aisés** et les élites politiques.

Certaines pièces de théâtre en latin ne sont pas autre chose que des **traductions de pièces grecques**, ou des **adaptations**. On distingue les pièces *en toge* (**togata**) ou *en pallium* (**palliata**) selon que le sujet est romain ou grec.

Mais le théâtre romain n'a **pas la dimension politique et démocratique** du théâtre grec.

Il en conserve la **dimension religieuse**, cependant, mais se détache du culte de Dionysos/Bacchus, un dieu peu considéré par les Romains. Les représentations sont des célébrations du **culte** de différents dieux, et même parfois des **ancêtres** de celui qui les organise…

Il est vrai aussi que les Romains apprécient d'autres genres de spectacles, comme **les courses de chars** et **les combats de gladiateurs** ou **les chasses**. Le théâtre est souvent associé à ces autres spectacles : on emploie en latin le terme générique de ***ludi***, mais on distingue les ***ludi scaenici*** qui sont ce que nous appelons le théâtre.

Aristophane (-445/-385) est le représentant de la **comédie ancienne**. Il nous reste 11 de ses 44 pièces.

Il attaque volontiers dans ses pièces les hommes politiques de son temps, et prend le parti des paysans, c'est un **conservateur** et un **pacifiste**.

Son style varie entre **l'obscénité** et la **poésie** la plus pure. Il est **inventif et incisif**.

Ménandre (-343/-292) est le représentant de la comédie nouvelle. Nous avons 3 pièces complètes sur les 108 connues. Mais **les auteurs latins Plaute et Térence s'en sont largement inspirés**.

Il ne s'agit plus de pièces politiques, mais de **comédies amoureuses ou de comique de caractère**.

3. L'atellane, mimes et pantomimes

L'atellane dont le nom veut dire *pièce d'Atella* (ville proche de Capoue en Italie), est l'équivalent de la **commedia dell'arte**.

Elle repose sur des **personnages connus** à partir desquels une intrigue pouvait être imaginée : **Maccus**, le glouton idiot, **Bucco** le trompeur, **Pappus** le vieillard sénile, **Dossenus** le bossu astucieux…

Ces pièces étaient proches de celles d'**Aristophane** par leur recours fréquent à la scatologie et à l'obscénité.

On peut aussi penser, comme équivalent moderne, aux **sketches** joués par des **clowns** au cirque, car les situations relevaient du genre de la **farce**.

Mais la pièce était **écrite**, et **en vers**, il nous en reste des fragments.

Le ton pouvait aussi être plus sérieux, avec des **sentences morales**, ou des **allusions à la politique** ;

Sous Néron, on rapporte des plaisanteries qui faisaient allusion aux **crimes de l'empereur**…

Sous Caligula, un auteur d'Atellane a été **brûlé en public** pour un vers trop audacieux…

Le mime et la pantomime ne sont pas des spectacles muets, mais des **pièces** jouées **sans décor**, **avec un seul acteur** qui pouvait jouer plusieurs rôles (on dirait aujourd'hui des ***one-man show***).

Il s'agissait à l'origine de **spectacles de rue**.

Le **mime** était un spectacle musical, avec un chœur qui répondait à l'acteur ou actrice qui **mimait, dansait et récitait ou chantait** un texte qui pouvait être en prose ou en vers, imitant la façon de parler du peuple.

L'inspiration venait de **scènes de la vie quotidienne**, mais on y intégrait toujours un peu d'érotisme, ce qui peut le faire ressembler aussi à notre **strip-tease** !

Quelques exemples de contenus de **mimes** :

Un pauvre diable devenu subitement riche, et qui se livre à toute sorte d'excès ;

Un homme tombé en léthargie, qui, se réveillant tout d'un coup, tombe à coups de poing sur le médecin qui le soigne ;

Un niais qui demande du vin aux nymphes ou de l'eau à Bacchus…

L'acteur était parfois l'auteur ! **Publius Syrus** nous est connu par de nombreuses citations de ses pièces.

Les acteurs de mime ne portaient **pas de masque**, et pouvaient être des **femmes**. Ils étaient par conséquent très célèbres, et suscitaient parfois des émeutes !

La **pantomime** était en fait plus proche du ballet d'aujourd'hui, puisque le ***saltator***, seul en scène, **dansait** sur un livret **chanté par un chœur** accompagné d'un **orchestre**.

On reprenait souvent les histoires de la **mythologie** : le jugement de Pâris, le testament de Jupiter, Diane fouettée car elle a manqué à sa chasteté… La sensualité et **l'érotisme** sont une dimension importante de ce spectacle.

Les pantomimes génèrent une fascination considérable : il existe des ***fan-clubs***, et parfois on se bat avec les supporters d'un concurrent ! L'armée doit intervenir, il y a des morts…

À plusieurs reprises, **les empereurs essaient d'interdire** ou de limiter ces spectacles, mais en vain.

Les trois genres, assez similaires : atellanes, puis surtout mimes et pantomimes, servirent de **spectacles de fin** (exodia) à des **représentations** de comédies ou de tragédies.

On les joue sur le devant de la scène (le *proskenion*) **devant le rideau** qui tombe quand commence la pièce tragique ou comique…

4. Plaute

Plaute (Titus Maccius Plautus, -251/-184) avait écrit environ 130 pièces, nous disent les Anciens. Nous en avons une vingtaine.

Il s'inspire de la comédie nouvelle grecque et **de Ménandre**, dont il réécrit les pièces, allant jusqu'à **mélanger les intrigues** de plusieurs pièces grecques pour en faire une de son cru.

Nous avons conservé : *Amphitryon, la comédie de l'âne, la Marmite, les Bacchis, Les Prisonniers, Les Tireurs de sorts, La Cassette, Le Charançon, Epidicus, Les Jumeaux, Le Marchand, Le Soldat fanfaron, Le Fantôme, Le Persan, Le Petit Carthaginois, Le Menteur, Le Cordage, Stichus, Les Trois écus, Le Brutal.*

Les intrigues reposent sur des jeunes **garçons amoureux mais désargentés, des vieillards avares et des esclaves ingénieux**.

L'intrigue est très souvent similaire : un **jeune homme** est amoureux mais désargenté, **la jeune fille** (une prostituée) est hors de ses moyens. Le jeune homme a heureusement un **esclave** débrouillard qui va trouver un moyen de résoudre ce problème.

Non seulement les pièces de Plaute sont souvent des traductions ou des « ***remake*** » de pièces de **Ménandre**, mais **elles se ressemblent toutes** un peu entre elles…

Les **personnages** sont en fait des **emplois**, désignés comme tels dans les manuscrits qui nous sont parvenus, à côté du nom du personnage :

ex : *Daemones : vieillard, Pleusidippe : adolescent, Sceparnio : esclave, Labrax : marchand d'esclave, Charmide : parasite*…

Ces emplois sont identifiables par leurs masques.

Le **style** de Plaute est très proche de **l'oralité**, bien qu'il écrive en vers. Il ne recule pas devant le comique de **farce** et le **calembour**.

5. Térence

Térence (Publius Terentius Afer, -190/-159) a commencé à écrire à 19 ans et n'a vécu que jusqu'à

ses 25 ans. Il a composé **6 pièces** qui nous sont toutes parvenues.

C'était sans doute un esclave originaire du Maghreb, qui est devenu un affranchi de la puissante famille des Scipions.

Les pièces qui nous sont parvenues sont : *L'Andrienne, La Belle-mère, Le Bourreau de soi-même, L'Eunuque, Phormion, Les Frères.*

Elles sont toutes **inspirées de la comédie nouvelle grecque**, ce qui a fait qualifier Térence de *demi-Ménandre*.

Térence cherche à développer un **humour plus raffiné**, fondé sur le caractère des personnages, et on lui a reproché d'avoir moins d'efficacité comique que Plaute.

Étude de texte

I. EUCLION, STAPHYLA.

EUCLION. – Allons, sors ; sors donc. Sortiras-tu, espion, avec tes yeux fureteurs ?

STAPHYLA. – Pourquoi me bas-tu, pauvre malheureuse que je suis ?

EUCLION. – Je ne veux pas te faire mentir. Il faut qu'une misérable de ton espèce ait ce qu'elle mérite, un sort misérable.

STAPHYLA. – Pourquoi me chasser de la maison ?

EUCLION. – Vraiment, j'ai des comptes à te rendre, grenier à coups de fouet. Éloigne-toi de la porte. Allons, par là (*lui montrant le côté opposé à la maison*). Voyez comme elle marche. Sais-tu bien ce qui l'attend ? Si je prends tout-à-l'heure un bâton, ou un nerf de boeuf, je te ferai allonger ce pas de tortue.

STAPHYLA, *à part*. – Mieux vaudrait que les dieux m'eussent fait pendre, que de me donner un maître tel que toi.

EUCLION. – Cette drôlesse marmotte tout bas. Certes, je t'arracherai les yeux pour t'empêcher de m'épier continuellement, scélérate ! Éloigne-toi. Encore. Encore. Encore. Holà ! reste-là. Si tu t'écartes de cette place d'un travers de doigt ou de la largeur de mon ongle, si tu regardes en arrière, avant que je te le permette, je te fais mettre en croix pour t'apprendre à vivre. (*à part*) Je n'ai jamais vu de plus méchante bête que cette vieille. Je crains bien qu'elle ne me joue quelque mauvais tour au moment où je m'y attendrai le moins. Si elle flairait mon or, et découvrait la cachette ? c'est qu'elle a des yeux jusque derrière la tête, la coquine. Maintenant, je vais voir si mon or est bien comme je l'ai mis. Ah ! qu'il me cause d'inquiétudes et de peines. (*Il sort.*)

Plaute, *La Marmite,* Acte I Scène 1

II. *Parménon, esclave de Phédria, vient de voir son maître s'éloigner de son amante Thaïs, qui lui demande deux jours de tranquillité pour obtenir d'un galant une petite esclave qu'elle suspecte être sa demi-sœur perdue. Phédria accepte avec réticence, mais demande que Thaïs accepte le cadeau d'un eunuque en compensation. Survient Chéréa, frère de Phédria, qui a suivi la petite esclave dans la rue.*

CHÉRÉA. – Je t'en supplie par Hercule, Parménon, arrange-toi pour que je la possède.

PARMÉNON. – J'y ferai de mon mieux, je m'y emploierai, je te seconderai. Y a-t-il autre chose pour ton service ?

CHÉRÉA. – Où vas-tu de ce pas ?

PARMÉNON. – À la maison, pour exécuter les ordres de ton frère et mener ces esclaves à Thaïs.

CHÉRÉA. – Il a de la chance, ton eunuque, d'être placé dans cette maison.

PARMÉNON. – Pourquoi ?

CHÉRÉA. – Tu le demandes ? Il sera là le compagnon d'esclavage de cette beauté suprême, il la verra sans cesse, lui parlera, vivra avec elle sous le même toit ; il mangera parfois avec elle, à l'occasion il couchera près d'elle.

PARMÉNON. – Et si c'était toi qui devenais aujourd'hui cet heureux mortel ?

CHÉRÉA. – Par quel moyen, Parménon ? Réponds.

PARMÉNON. – Tu pourrais prendre ses habits.

CHÉRÉA. – Ses habits ? Et après ?

PARMÉNON. – Je te mènerais à sa place.

CHÉRÉA. – J'entends.

PARMÉNON. – Je te ferais passer pour lui.

CHÉRÉA. – Je comprends.

PARMÉNON. – C'est toi qui jouirais de ces privautés que tu lui prêtais tout à l'heure : tu mangerais à sa table, tu serais près d'elle, tu la coudoierais, tu folâtrerais avec elle, tu dormirais près d'elle, d'autant mieux qu'aucune de ces femmes ne te connaît et ne sait qui tu es. D'ailleurs tu es de figure et d'âge à te faire passer facilement pour un eunuque.

CHÉRÉA. – C'est parler d'or. De ma vie je n'ai vu donner un meilleur conseil. Allons, entrons chez

nous tout de suite ; équipe-moi, emmène-moi, conduis-moi le plus tôt possible.

PARMÉNON. – Y penses-tu ? Je plaisantais, moi.

CHÉRÉA. – À d'autres !

PARMÉNON. – Je suis perdu. Qu'est-ce que j'ai fait, misérable ? Où me pousses-tu ? Tu vas me faire tomber. Je te le dis sérieusement : laisse-moi.

CHÉRÉA. – Marchons.

PARMÉNON. – Tu t'entêtes ?

CHÉRÉA. – C'est résolu.

PARMÉNON. – Prends garde qu'il n'y fasse trop chaud.

CHÉRÉA. – Il n'y a rien à craindre ; laisse-moi faire.

PARMÉNON. – Mais c'est sur mon dos qu'on battra les fèves.

CHÉRÉA. – Bah !

PARMÉNON. – Nous allons faire une infamie.

CHÉRÉA. – Une infamie ! de m'introduire dans une maison de courtisane, de rendre la pareille à des coquines qui se moquent de nous et de notre jeunesse et qui ne cessent de nous faire enrager de toutes les façons, et de les tromper de la même manière qu'elles nous trompent ? Vaudrait-il mieux que je m'attaque à mon père, pour le jouer par mes ruses ? On le saurait qu'on me blâmerait. Mais pour ce tour-ci, tout le monde pensera que c'est bien fait.

PARMÉNON. – Je ne dis plus rien. Si tu es décidé à le faire, fais-le ; mais ne va pas rejeter la faute sur moi.

CHÉRÉA. – Ne crains rien.

PARMÉNON. – Tu le veux ?

CHÉRÉA. – Si je le veux ? Je l'exige, je l'ordonne, et jamais je ne me déroberai à ma responsabilité. Suis-moi.

PARMÉNON. – Fassent les dieux que cela tourne à bien !

Térence, *L'Eunuque,* Acte II scène 3.